Histoire du Languedoc
Un Maréchal : Ferdinand Foch

Né en 1851, à Tarbes, Ferdinand Foch poursuit de brillantes études. Sorti de l'Ecole Polytechnique en 1873, l'officier supérieur qui va se révéler le plus grand stratège de la Première Guerre Mondiale, choisit l'artillerie comme arme de début de carrière militaire. Ses qualités tactiques le font distinguer en 1885 pour entrer à l'Ecole de Guerre, où il revient ensuite comme professeur après avoir publié à partir de 1903 deux importants ouvrages : « Des principes de la guerre » et « De la conduite de la guerre ». Général en 1907, Foch se trouve à la tête du 20° corps d'armée, chargé de la surveillance du front de Lorraine au nord de Nancy. Il est avec Gallieni et Franches d'Esperey un des trois chefs de valeur que Joffre appelle à lui au début de septembre 1914 pour participer à la bataille décisive de la Marne. La IX° armée nouvellement crée lui est alors confiée pour contenir la ruée allemande entre les marais de Saint Gond et de Fère-Champenoise. A la suite de son brillant comportement en ces jours décisifs, Joffre lui confie en octobre le soin de coordonner l'action des forces franco-britanniques en Artois et en Flandres durant les opérations de la course à la mer. Commandant le groupe d'armée du Nord, le général dirige en 1915, les offensives d'Artois et celles de la Somme l'année suivante. En 1917, quand Pétain remplace Nivelle, il devient le chef d'état-major interallié et intervient en Italie à la suite du désastre de Caporetto et rétablit le front italien sur la Piave. La conférence de Doullens, le 26 mars 1918, lui assure le titre de généralissime des troupes alliées sur le front occidental, puis sur tous les fronts. Après avoir colmaté les brèches en Flandres, en Picardie et en Champagne, Foch inaugure sa première contre-offensive en réduisant la poche de Château-Thierry le 18 juillet. A partir du 8 août, il recourt à la méthode des « offensives à tiroirs », ne laissant plus aucun répit aux allemands, partout contraint à la défensive. Le bâton de Maréchal récompense alors des succès répétés, prélude à une victoire sanctionnée par l'Armistice du 11 novembre 1918, que les plénipotentiaires allemands viennent signer dans le wagon servant de poste de commandant, au carrefour de Rethondes en forêt de Compiègne. L'Académie française lui ouvre ses portes dès la fin des hostilités et l'année 1919 est celle de son entrée au Conseil supérieur de la Guerre. Mais contrairement à certains de ses pairs, il ne s'engage dans aucune action politique et consacre les dix dernières années de sa vie à écrire ses Mémoires. Il s'éteint à Paris en 1929.